

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

Avant-propos sur la Henriade de M. de Voltaire.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

A V A N T - P R O P O S

S U R

LA HENRIADE DE M. DE VOLTAIRE.

LE poëme de la Henriade est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites, l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

M. de Voltaire est peut-être l'unique auteur, qui préférant la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre, ne se soit point lassé de corriger ses fautes. Depuis la première édition, où la Henriade parut sous le titre de Poëme de la ligue, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé d'efforts en efforts jusqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public, est considérablement augmentée par l'auteur; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, et qu'on peut toujours attendre, sans se tromper, des beautés nouvelles, et quelque chose de parfait, d'une aussi excellente plume que l'est celle de M. de Voltaire.

Les difficultés que ce prince de la poésie française eut à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe et ceux de sa propre nation, qui était

du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour Virgile et pour Homère, et plus que tout cela une santé faible et délicate, qui aurait mis tout autre homme moins sensible que lui à la gloire de sa nation hors d'état de travailler. Malgré tous ces obstacles, M. de Voltaire est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune et souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est M. de Voltaire, se ferait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations: mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder. Aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font. On ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de poète; mais il est philosophe profond et sage historien en même temps.

Les sciences et les arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguier tous, qu'il l'a été à César ou bien à Alexandre de conquérir le monde entier. Il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrain; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à

qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des sciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits souverains se sont partagés. Les petits souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des académies; et comme dans les gouvernemens aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au dessus des autres, de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont concentré en eux les sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leur temps, M. de Voltaire l'est aujourd'hui; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphère de son activité, et depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poésie, la force de son génie a tout soumis.

Quiconque a la connaissance du monde, et quiconque a lu les ouvrages de M. de Voltaire, concevra sans peine que l'envie ne pouvait l'épargner: un mérite supérieur joint à une vaste réputation révoltent d'ordinaire les demi-savans, les amphibies d'érudition et d'ignorance: ces misérables étant eux-mêmes sans talens, maltraitent fièrement ceux qu'ils pensent leur être inférieurs, et persécutent opiniâtrément ceux dont l'éclatante lumière les éclipsé. Aussi tout ce qu'ont pu la malice et la calomnie, l'ingratitude et la haine, s'est ligué contre M. de Voltaire; il n'y a aucune sorte de persécution qu'il n'ait soufferte, et des magistrats qui pour le soin de leur propre gloire auraient dû le protéger, l'ont abandonné lâchement à la haine de ceux que leurs crimes ont rendus ses ennemis.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent M. de Voltaire, malgré ses fréquentes infirmités, et les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa *Henriade* à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite et dans l'économie de la *Henriade*. L'auteur a profité des reproches qu'on a faits à Homère et à Virgile. Les chants de l'*Iliade* ont peu ou point de connexion les uns avec les autres ; ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les chants ; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénouement de la *Henriade* est naturel ; c'est la conversion de Henri IV et son entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France, et en cela le poëte français est infiniment supérieur au poëte latin, qui ne termine pas son *Enéide* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée. Ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme. On dirait que Virgile en a composé le premier chant dans la fleur de sa jeunesse, et qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante et le feu de l'esprit à moitié éteint ne permet plus aux guerriers d'être héros ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits Homère et Virgile, c'est pourtant toujours une imitation qui sent l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poëte français est infiniment supérieur au poëte grec et au poëte latin. Comparez la descente

d'Ulyffe aux enfers avec le septième chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que M. de Voltaire ne doit qu'à lui-même; la seule idée d'attribuer aux rêves de Henri IV ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, et ce qui lui est pronostiqué dans le temple du Destin, vaut seul toute l'Iliade; car le rêve de Henri IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance; au lieu que le voyage d'Ulyffe aux enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'Homère. De plus, tous les épisodes de la Henriade sont placés dans leurs lieux. L'art est si bien caché par l'auteur, qu'il est difficile de l'apercevoir, tant il paraît naturel; et l'on dirait que ces fruits qu'a produits la fécondité de son imagination, et qui embellissent tous les endroits de ce poëme, n'y sont mis que par nécessité. Vous n'y trouverez point de ces petits détails où se noient tant d'auteurs, à qui la féchereffe et l'enflure tiennent lieu de génie. M. de Voltaire s'applique à décrire d'une manière intéressante les sujets pathétiques; il possède le grand art d'émouvoir le cœur. Tels sont ces endroits touchans, la mort de Coligny, l'assassinat de Valois, le combat du jeune Dailli, le congé que Henri IV prend de la belle Gabrielle d'Etrées et la mort du brave d'Aumale. On se sent ému chaque fois qu'on en fait la lecture. En un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans, et il passe légèrement sur ceux qui ne feraient qu'allonger son poëme; il n'y a du trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé, ne peut

choquer aucun lecteur judicieux ; tout y est ramené au vraisemblable par le système de la religion.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme sont nouvelles. Il y a la Politique qui habite au Vatican , le temple de l'Amour , la vraie Religion , les Vertus , la Discorde , tous les Vices ; tout vit , tout est animé par le pinceau de M. de Voltaire ; ce sont autant de tableaux qui surpassent , au jugement des connaisseurs , tout ce qu'a produit le crayon habile de Carache et du Pouffin.

Il me reste à présent à parler de la poésie du style , de cette partie qui caractérise proprement le poëte. Jamais la langue française n'eut autant de force que dans la *Henriade* : on y trouve par-tout de la noblesse. L'auteur s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime , et il ne s'abaisse qu'avec grâce et dignité. Quelle vivacité dans les peintures , quelle force dans les caractères et dans les descriptions , et quelle noblesse dans les détails ! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs. C'est dans cette peinture de l'escrime , dans ces coups portés , parés , rendus et reçus , que M. de Voltaire a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa langue ; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible : il transporte le lecteur sur le champ de bataille , et il vous semble plutôt voir un combat qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale , quant à la beauté des sentimens , on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de Henri IV , ainsi que sa générosité et son humanité , devraient servir d'exemple à tous les rois et à tous les héros , qui se

piquent quelquefois mal-à-propos de dureté et de brutalité envers ceux que le destin des Etats ou le sort de la guerre à soumis à leur puissance : qu'il leur soit dit en passant que ce n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur, mais bien dans ces sentimens que l'auteur exprime avec tant de noblesse.

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de Philippe de Mornay peut aussi être compté parmi les chef-d'œuvres de la Henriade. Ce caractère est tout nouveau; un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai et sans flatterie. Un assemblage de vertus aussi rares doit mériter nos suffrages; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir Philippe de Mornay, ce fidelle et stoïque ami, à côté de son jeune et vaillant maître, repousser par-tout la mort et ne la donner jamais! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle, et il est déplorable pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs la Henriade ne respire que l'humanité; cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est sans cesse relevée par M. de Voltaire: il montre un Roi victorieux, qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans défolés

par la famine la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la saint Barthélemi et la cruauté inouïe avec laquelle Charles IX hâta lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes ; la sombre politique de Philippe II, les artifices et les intrigues de Sixte Quint ; l'indolence léthargique des Valois et les faiblesses que l'amour fit commettre à Henri IV, sont appréciées à leur juste valeur. M. de Voltaire accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse et donner des vertus et des vices les idées qu'on en doit avoir. Par-tout dans ce poëme l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois et leurs souverains : il a immortalisé le nom du Président de Harlai, dont la fidélité inviolable pour son maître méritait une pareille récompense ; il en fait autant pour les Conseillers Brisson, Larchet, Tardif, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit à l'auteur la réflexion suivante :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Le discours de Poitier aux factieux est aussi beau par la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magistrat dans l'assemblée de la Ligue. Il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux ; il les renvoie à la domination légitime de leur souverain, à laquelle ils voulaient se soustraire ; il condamne toutes les vertus des

séditieux, en tant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dès-lors qu'ils en faisaient usage contre leur Roi. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours, ne saurait en approcher; il faut le lire avec attention; je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de religion qui fait le sujet de la Henriade. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que, je ne sais par quelle fatalité, ces sortes de guerres ont toujours été plus sanglantes, plus opiniâtres que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées: et comme le fanatisme et la superstition ont été de tout temps les ressorts de la politique détestable des grands et des ecclésiastiques, il fallait nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poésie, pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préserver à jamais; il voudrait purifier les soldats et les camps des argumens pointilleux et subtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des scolastiques; il voudrait arracher pour toujours aux hommes le glaive saint qu'ils prennent sur l'autel et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères. En un mot, le bien et le repos de la société fait le principal but de ce poëme, et c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme et du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion est finie, et ce serait assurément une folie de moins dans le monde; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique qui depuis quelques années prend beaucoup le dessus en Europe; plus on est éclairé et moins on est superstitieux. Le siècle où vivait Henri IV était bien différent. L'ignorance monacale, qui surpassait toute imagination, et la barbarie des hommes (qui ne connaissait d'autre occupation que celle d'aller à la chasse et de s'entretuer) donnait accès aux erreurs les plus palpables. Marie de Médicis et les princes factieux pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, que ces peuples étaient grossiers, aveugles et ignorans.

Les siècles polis qui ont vu fleurir les sciences, n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion, ni de guerres séditionnelles. Dans les beaux temps de l'Empire Romain, je veux dire vers la fin du règne d'Auguste, tout cet empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille et sans agitation. Les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, et ils préféraient le repos, les plaisirs et l'étude à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siècle de Louis le grand, qui peut être égalé sans flatterie à celui d'Auguste, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureusement

fut troublé vers la fin par l'ascendant que le père Le Tellier prit sur l'esprit de Louis XIV qui commençait à baïsser ; mais c'est proprement l'ouvrage d'un particulier , et l'on n'en saurait charger ce siècle , d'ailleurs si fécond en grands hommes , que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes , en les rendant plus doux , plus justes et moins portés aux violences : elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la société et au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable et douce se communique insensiblement , de ceux qui cultivent les arts et les sciences , au public et au vulgaire ; elle passe de la cour à la ville , et de la ville dans les provinces. On voit alors avec évidence que la nature ne nous forme point assurément pour que nous nous exterminions dans le monde , mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins ; que le malheur , les infirmités et la mort nous poursuivent sans cesse , et que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos misères et de notre destruction. On reconnaît , malgré la différence des conditions , l'égalité que la nature a mise entre nous , la nécessité qu'il y a de vivre unis et en paix , de quelque nation , de quelque opinion que nous soyons ; que l'amitié et la compassion sont des devoirs universels : en un mot , la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des sciences , et voilà par conséquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent , et qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. M. de Voltaire , qui

embrasse toutes ces sciences , m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public , et d'autant plus grande , qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion , et le désir que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public ; je l'ai rendue aussi digne qu'il m'a été possible de M. de Voltaire et de ses lecteurs.

En un mot , il m'a paru que donner des marques d'estime à cet admirable auteur , c'était en quelque façon honorer notre siècle , et que du moins la postérité se redirait d'âge en âge , que si notre siècle a produit des hommes célèbres , il en a reconnu toute l'excellence , et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens distinguaient du vulgaire et même des grands hommes.